Ce qui est, en Chine, difficile à prévoir, ce n'est pas l'avenir : c'est le passé.

未来尚可推，往昔不可知

Le Juge Di

à propos de la biographie de Xi ZhongXun, père du Président Xi JinPing, `

publiée par Joseph Torigian

Di RenJie 狄仁杰 , de son nom posthume duc WenHui de Liang 梁文惠公, était un homme politique chinois des dynasties Tang et Wu. Il fut deux fois ministre de la justice et l'un des plus célèbres fonctionnaires sous le règne de Wu ZeTian 武则天 [624-705], la seule femme ayant porté le titre d'Empereur de Chine. Il est devenu le Juge Di des romans de Robert van Gulik [1910-1967].

❊

Depuis que Robert Van Gulik a popularisé ses enquêtes (publiées à Paris chez 10-18), le juge Di RenJie 狄仁杰 [630-700] est une célébrité mondiale. Entré dans les annales historiques chinoises, il fut connu pour sa rigoureuse lucidité et la clairvoyance de ses enquêtes.

Nous lui avons demandé — à l'occasion des conférences données mi-octobre 2025 à Paris par Joseph Torigian, pour l'Asia Society et au CERI de Sciences-Po — d'abord, de rendre compte - à sa manière et à son gré - de sa récente et massive biographie de l'un des principaux dirigeants historiques communistes chinois, Xi ZhongXun 习仲勋 [1913-2002], le père du Président Xi JinPing 习近平 et, ensuite, de tenter de répondre à la question qui hante tous les Chinois (et accessoirement les observateurs de la Chine) :

Pourquoi les malheurs de son père, les siens avoués et commentés, sinon mis en valeur, et ceux de sa famille (sa demi-sœur s'est suicidée pendant la révo.cul.), écrasés comme tant d'autres par Mao ZeDong 毛泽东 [1893-1976], n'ont pas convaincu Xi JinPing d'abandonner le maoïsme — tout en laissant cependant le capitalisme-à-la-chinoise se développer rapidement — à la suite de ses prédécesseurs DengXiaoPing 邓小平 [1904-1997], Jiang ZeMin 江泽民 [1926-2022], Hu JinTao 胡锦涛 [1942-].

Donc en renouvelant, comme ses trois prédécesseurs, un hénaurme pied-de-nez au Soleil-rouge-qui-inonde-les-cœurs - vocable débile de la propagande de l'époque - astre disparu sous l'horizon, qui fut un adepte délirant et forcené et ruineux pour la Chine d'une révolution-permanente, selon ses fantasmes et ses délires.

Aujourd'hui le *Grand-Timonier*, furieux sans doute de ne plus pouvoir rien en dire, est immobilisé dans son sarcophage de verre, warholisé comme un produit de consommation de masse pour musées touristiques, dans un mausolée que le maréchal Ye JianYing 叶剑英 [1897–1986], avec Hua GuoFeng 华国锋 [1921-2008] et Wang DongXing 汪东兴 [1916-2015] s'étaient empressés d'édifier peu après son décès, en même temps qu'ils jetaient allègrement en prison les quatre membres de la {*Bande des quatre*}, dont Madame Mao, i.e. *la Camarade Jiang Qing* [1914-1991].

Raison de plus pour solliciter un enquêteur aussi prestigieux, et bien informé, de la dynastie Tang, pour saluer la venue à Paris au Pr Joseph Torigian, en lui offrant pour son escale parisienne copie d'une peinture à l'huile de Xi ZhongXun, et de son fils alors jeune-homme, par Li ZhengTian 李正天, l'un des auteurs de *Chinois, si vous saviez* lors de sa sortie de prison — une libération à l'initiative de Xi ZhongXun précisément, devenu en 1979 le patron de la province de Canton, le GuangDong — après sa propre réhabilitation, après 16 années de persécutions, dont des cruautés inénarrables que Joseph Torigian a retracées.

C'est le Juge Di qui nous a mis sur la piste de cette rare illustration (qui aurait constitué une très belle image de couverture pour l'édition américaine : ce pourrait donc devenir celle de l'édition française), tout comme il nous remet en mémoire les billevesées des sinologues parisiens incroyablement maolâtres des années soixante, impitoyablement et courageusement révélées par Simon Leys.

Pour confirmer que les errements des intellectuels bien-pensants et moralisateurs qui glorifièrent l'URSS de Staline - avant de faire l'apologie la plus délirante de Mao - n'ont pas de cesse, on découvrira avec le juge Di un rappel, une mise en perspective, que la cruelle histoire des hommes s'accommode mal des leçons de morale, déconnectées de la longue Histoire.

Notre invité, Di RenJie, l'enquêteur et le magistrat fameux de la dynastie Tang, commente donc au passage la barbarie historique des Ouïghours musulmans utilisés par l'Empereur QianLong pour *génocider* un bon million de Dzoungares, la totalité de ces habitants historiques du (présent) XinJiang, vieillards et nourrissons compris, sans chambre à gaz, donc au fil de l'épée.

XinJiang 新疆 (nouvelle marche/frontière) est un vocable récent, postérieur au génocide dzoungare. Auparavant les livres chinois imprimaient XiYu 西域, i.e. « contrées occidentales », désormais absorbées par la RPC qui n'a pas colonisée mais simplement phagocytée dans la droite ligne de la précédente dynastie, mandchoue.

Mais les temps ont changé. Alors qu'aujourd'hui la RPC se méfie des religions, après les sanglantes révoltes musulmanes du XIXe siècle, celle des Pantays au YunNan, celles du Nord-Ouest, et la désastreuse insurrection monothéiste aux trente (ou plus) millions de victimes des TaiPing dont le dirigeant se prenait pour le frère de Jésus-Christ (ce qui a toujours gêné aux entournure les maoïstes pour récupérer cette révolte anti-mandchoue) et met les Ouïghours brutalement au pas de la Chine unitaire, l'Occident les élève au rang de martyrs persécutés. Les seuls à ne pas se préoccuper des soucis des musulmans ouïghours sont bien évidemment les shiites et les sunnites des pays musulmans qui ne trouvent rien à y redire, comme en plaisantent les Chinois, qui ne manquent pas d'humour.

Ce qui, à dire-vrai, interloque certains intellectuels chinois lorsque, mis en confiance, ils se déboutonnent pour commenter (avec stupeur) les centaines de victimes des attentats islamistes en France, l'islamo-gauchisme aberrant qui y est à la mode, surtout chez les mélenchonistes-pro-chinois, et … le génocide dzoungare par des musulmans turcophones ouïghours, qui n'étaient pas encore « chinois », mais simples alliés de la dynastie mandchoue …

Comme le disait, sans rire, le comique Bernard Kouchner, ancien ministre français des Affaires étrangères à la radio d'Etat française « Attention, les yoghourts sont musulmans ! ». Son « directeur de la com », au Quai, Jacques Baudoin, n'avait pas su enseigner à son ministre (ex-maoiste mondain militant) la différence entre un Ouïghour et un yaourt …

Par-delà les siècles,
le Juge Di face aux maolâtres
et aux révélations de Joseph Toregian sur Xi ZhongXun et son temps

Février 1979 : comme l'explique la dépêche, du 8 février 1979, de l'agence Chine nouvelle, ci-après, [cliquer] *la première décision de Xi ZhongXun, devenu (après 16 années de terribles persécutions) le responsable de la province du GuangDong sera de libérer de prison les auteurs du DaZiBao anti-Lin Biao {Chinois si vous saviez} signé du pseudonyme collectif Li YiZhe et - immédiatement - d'inviter Francis Deron (alors correspondant de l'AFP à Pékin) à venir à Canton les photographier. Le juge Di nous explique le pourquoi d'une telle invitation - inhabituelle - à un journaliste français, il y a un demi-siècle.*

*

Je dois commencer cette chronique par un hommage [*cliquer sur le mot* hommage *pour ouvrir ce lien hypertexte* 超链接 *ChaoLianJie*].

Il y a une dizaine d'années, en 2015, Vera Su (Su ChenYi) pour le mensuel {*Causeur*}, dans sa chronique « *{En nourrissant mon hérisson}* » a rendu compte d'une conversation avec mes trois épouses — qui l'avaient convié à dîner dans le gynécée de mon YaMen.

C’est ainsi qu’elle avait sollicité mon humble et modeste avis pour commenter le duel entre Xi JinPing 习近平 et son rival Bo XiLai 薄熙來, en rendant-compte du livre de Ho Pin 何頻 & Huang WenGuang 黃聞光 — dont elle assurera deux années plus tard, en 2017, l'édition en France, dans une excellente traduction de (feu) Georges Liébert.

Je dois donc saluer son initiative, sa persévérance, et la mémoire de son remarquable traducteur. Ce livre reste à lire, malgré son mauvais titre en français, et sa médiocre couverture, un résultat des niaises décisions du responsable commercial parisien de l’éditeur suisse Slatkine. Depuis, cette filiale a disparu et l’excellent livre, mal diffusé par LeSeuil, n’a pas connu les ventes qu’il méritait.

L’ouvrage devait être titré en français, comme suggéré par Vera Su — dès 2015 — *L’irrésistible chute de Bo Bite-en-l’air*. Mais le décideur commercial parisien refusa cette excellente et brechtienne accroche, alors qu’en Chine toute la population - qui adore les calembours - se délectait de ces évocations lestes et coquines — puisque Bo XiLai 薄熙来 est en Chinois quasiment homophone de *BoQiLai* 薄起來 littéralement : *j’ai la trique*, et que l’intéressé était célèbre pour sa frénésie sexuelle et le nombre de ses maitresses — certes en partage amical avec d’autres lubriques dirigeants.

Les lecteurs de René Viénet dans *Commentaire* [n°157, automne 2017] se souviennent comment Xi l’emporta, et pourquoi Bo est donc, depuis 2012 au secret en prison, probablement pour le reste de ses jours.

Mais sa villa, disons celle de son épouse, sur la Riviera française semble avoir été abandonnée à Jiang Feng 姜 丰, une ancienne maîtresse, du mari, une spécialiste du cinéma documentaire chinois (*Docu-realism in contemporary Chinese film* 中国当代电影中的纪实现实主义, dont un exemplaire est - selon le catalogue sudoc - à Lyon, à l’IAO).

Peut-être est-ce une forme de mansuétude à l’égard du vaincu, au profit de son fils Bo GuaGua alors qu'il était devenu quasiment orphelin, sa maman Gu KaiLai 谷開來 ayant été - séparément - condamnée à perpétuité pour le meurtre (à ChongQing) d’un Britannique qui aurait essayé de la faire chanter : un meurtre qui pue le montage pour piéger l’épouse un peu paumée d’un dirigeant incontrôlable à éliminer.

La sarl propriétaire de la Villa Fontaines st-Georges, propriété de Jiang Feng Dolby, vient d'être dissoute en 2024, me signale mon scribe — qui a consulté en-ligne le registre du commerce français, depuis son I-Phone qui dispose d’un VPN.

C’est ainsi que nous savons que le Britannique occis à ChongQing dans sa chambre d’hôtel en avait été le premier gérant, homme de paille, de Gu KaiLai (avant un autre ami de Madame Bo, un architecte français qui avait succédé au Britannique).

Espérons - pour lui - que c'est Bo GuaGua [Cornichon] le fils de Gu KaiLai et de Bo XiLai qui aura récupéré cet héritage.

Pour autant, je suis un peu déçu par le site de Cornichon sous FesseBouc et ses commentaires sur ses deux parents : c'est trop, ou trop peu. Je ne lis jamais FesseBouc. C'est la première fois. On ne m'y reprendra pas.

S'il m'avait consulté, je lui aurais recommandé de réagir par un article solide et précis, en post-scriptum à l'excellent livre précité de Ho Pin & Huang WenGuang , et ainsi finir de régler son compte au chef de la police de ChongQing, le crapuleux Wang LiJun 王立军 [1959-] qui avait piégé ses parents, très probablement sur instructions d'un précédent hiérarque de ChongQing.

Wang LiJun, effrayé par ses crimes, ou plus probablement par les éminences qui les avaient ordonnés, se réfugia - sous un déguisement - au Consulat américain de ChengDu, 300 km plus loin, poursuivi, mais pas rattrapé, par une centaine de voitures de la police de ChongQing, sur ordre de Bo XiLai, pour faire le siège du consulat, face à autant de policiers lourdement armés de la province du SiChuan, prêts à décaniller leurs collègues de la province voisine de ChongQing, entrés sans autorisation sur leur territoire ! On était littéralement dans le Far-West chinois, comme si Mel Brooks y tournait un spin-ff, une séquelle, de son mémorable *Le Shérif est en prison*.

Il faudra que le Président Hu JinTao (en personne !) téléphone à Wang, aux bons soins du consul américain, pour lui garantir l'impunité (ou en tous cas des indulgences) afin que ce flic déplorable et criminel accepte de sortir du Consulat (en abandonnant quelques papiers aux diplomates américains, on suppose) et de prendre un avion de ligne (craignant un accident si c'était un avion non-commercial …) et escorté par un vice-ministre de la Sécurité publique, garant de la sureté et de la sécurité du vol.

En l'occurrence, le meurtrier du Britannique était donc bien plus plus probablement ce Wang LiJun, le chef de la Police de ChongQing (nommé par Bo XiLai …) qui voulait certes faire chanter la malheureuse épouse mais, surtout, dans la foulée, son patron {*Bite-en-l'air*} lui-même. Wang sera gratifié d'une peine de 15 années de prison en 2012. Il devrait donc bientôt en sortir — s'il promet de ne rien révéler de la combine.

C'est ainsi que mes lecteurs ont eu un écho de mes bavardages avec mes trois épouses sur la politique chinoise post-maoïste et ses désordres - imbibés de stupre et de lucre - hors et dans les gynécées — mais en rappelant les infernales violences pendant les dix années de la *révo. cul*.

Pour les fils-de-prince, devenus hiérarques, ou milliardaires, ou - assez fréquemment - les deux à la fois, ces épouvantables violences (cannibalisme, etc.) avaient été une sorte de propédeutique noyée dans le sang des abattoirs du maoïsme.

La Chine est certainement un des rares pays au monde où le CV des dirigeants comporte en filigrane les très réelles tortures qu'ont subi les intéressés et/ou leurs parents. Ça forme le caractère, un certain caractère, pas forcément enclin *in fine* à la démocratie.

Quelle empreinte en subsiste-t-il dans la psychologie des éminences maoïstes-milliardaires qui gèrent le pays ? Et de leurs exécutants ?

Chaque fois que je passe une nuit au DongHu BingGuan 东湖宾馆, à ShangHai, l'ancienne résidence (devenu un très confortable hôtel) des épouses du gangster Du YueSheng 杜月笙 [1888-1951], le généreux maffieux partenaire de la Police de la Concession française sous son directeur - de 1920 à 1932 - Etienne Fiori (1888-1961) - je fais au carrefour voisin, à la porte de l'hôtel, trois fois le tour de la statue de Tian Han 田漢 [1898-1968].

C'est ce qu'avait révélé la chronique en-ligne titrée *Mane Tecel Pharès* de Vera Su, qui connait ses citations en araméen, la langue à l'époque de l'antique Babylone.

Tian Han a été l'auteur en 1934, sur une musique de Nie Er 聶耳 [1912-1935], de la *Marche des volontaires* 義勇軍進行曲. Il fut torturé a mort par les gardes-rouges du Président Mao. Au premier mouvement autour de la statue, j'entends la mélodie ; au second tour, les paroles. Puis, au troisième, je perçois distinctement les râles et cris de douleur de Tian Han — rythmant les strophes de ce chant devenu notre hymne national chinois depuis 1949.

Une digression, comme j'aime en partager avec mes lecteurs, ceux qui lisent aussi mon ami et auteur préféré Robert van Gulik : la Concession française a été (est) un « *lieu de mémoire* » exceptionnel, que Pierre Nora n'aura pas célébré dans sa célèbre série chez l'éditeur parisien Gallimard.

Pourtant c'est lui qui a été, déjà chez Gallimard, l'éditeur de *La Tragédie de la révolution chinoise* de Harold Isaacs, traduit par René Viénet en 1965 (à 21 ans, à son retour de l'Université de Nankin) puis - par ses soins - édité en chinois en 1974 dans sa *Bibliothèque asiatique*, chez Champ libre).

Ce classique se trouve encore d'occasion (soixante ns après, pas encore en édition de poche …), et il faut le lire, car Isaacs l'a rédigé avec les détails précis que lui soufflait son ami Liu RenJing 刘仁静 [1899-1987], un des fondateurs du PCC qui - devenu trotskiste - passera de nombreuses années dans les geôles maoïstes, pour finir écrasé par un autobus, peu après sa sortie de prison.

Ne riez pas : les trotskistes parisiens n'avaient pas voulu traduire cet ouvrage de l'américain car, à cette époque déjà, quand deux trotskistes se rencontraient, il y avait trois tendances, et inévitablement un probable exclu, la principale production du trotskisme !

Mais il y eu également des « entristes », autre variété de poireaux à succès de la secte post-léniniste, dissimulés et clandestins, au quotidien *le Monde,* et même à l'ENA — comme Lionel Jospin, qui deviendra … premier ministre.

A la place de Lambert, le grand-prêtre de la secte trotskyste, j'aurais enjoint à Lionel Jospin de faire son « entrisme » à la Curie Romaine : cela m'aurait réjoui d'observer un prélat trotskyste : Jospin cardinal, cela aurait été cocasse, et certainement moins dangereux pour le programme électro-nucléaire français — qu'il a largement compromis et ruiné.

Mais, plus magnanime que les trotskistes français, le Musée du 1er Congrès du PCC, à ShangHai, a rétabli le visage de Liu RenJing dans une immense fresque en laiton qui regroupe tous les fondateurs du Parti.

Lorsque je me rends à ShangHai, flânant dans la Concession, je me souviens d'excellents repas chez Jean-Pierre Montagne [1952-2021], un remarquable cuisinier, alors consul général de France.

Jean-Pierre était ce très joyeux-drille qui - se réveillant un jour à Pékin dans les bras d'une belle entremetteuse asiatique des vendeurs d'armes français à Taiwan - avait imaginé de faire croire que les rétro-commissions (remboursées - bien plus tard - par le contribuable français à hauteur de € 635 M (*sic*, mais on a envie d'écrire *suck*) par un vote de l'AN à l'initiative du PM François Fillon (*sic & sick & suck*) étaient destinées à la hiérarchie militaire maoïste !

Une notoire juge parisienne - sans jugeote - (que je n'aurais pas recrutée comme greffière, même pour simplement classer mes dossiers dans mon YaMen) aurait gobé cette farce … Je me retiens mal de rire en repensant à cette collègue parisienne.

Dans la Concession française de ShangHai, nombre de ses constructions pittoresques n'ont pas été détruites, et y sont même préservées. C'est dans ses rues et ruelles qu'une partie de la guerre civile, entre le KMT [GuoMinDang] et le PCC s'est déroulée.

Robert Jobez [1898-1979], après Félix-Etienne Fiori, et le Commandant Fabre, fut le chef de la Police française de la Concession. En retraite, à Meudon, il m'avait laissé photocopier son exemplaire d'un précieux document dactylographié, un des meilleurs résumés de l'Histoire du PCC — un texte à re-éditer, rédigé par un policier russe blanc polyglotte, chef de son Service politique.

Mon scribe me fait remarquer, en souriant dans sa moustache, que les archives de la Police française de la Concession ont bien été transférées (assez longtemps après la reprise en 1964 des relations diplomatiques entre Paris et Pékin) par la Chine au Centre des archives consulaires de Nantes, mais restent inaccessibles parce que, dit-on, polluées par de la poussière d'amiante.

Mais, perspicace, mon collaborateur laisse aussi entendre que ce serait plutôt des brisures d'opium qui feraient éternuer les lecteurs, autant que le souvenir des mensualités versées par la {*Bande verte*} de Du YueSheng aux fonctionnaires français de la Concession. Jacques Reclus qui, à ShangHai, trouvait une enveloppe-rouge dans son tiroir chaque mois avait dénoncé cette pratique, expliquait-il à ses élèves à Jussieu.

Empressons-nous de dire que ces honteuses habitudes avaient été fermement contrecarrées sous l'honnête et probe direction du futur gaulliste de la toute première heure et futur adjoint à Londres du colonel Passy, Robert Jobez, précité, auteur d'une *Histoire politique et criminelle de ShangHai* — que je recherche pour ma bibliothèque.

A défaut, j'irai chercher à la Courneuve, dans les archives léguées par (les enfants d') André Travert, à un ministère — à l'égard duquel il était plutôt ambivalent, sinon très critique — un tapuscrit que Jobez lui avait dédicacé (et qui doit être un état intérimaire de son livre introuvable).

Pour la petite Histoire, au passage, jeune diplomate en Chine, Travert avait été rayé des cadres parce que soupçonné d'être pro-communiste et parce qu'il avait épousé une Chinoise. Jobez, alors devenu Consul général à HongKong, qui l'appréciait, et avait plus de jugeote, lui sauva la mise en le recrutant (pour lui maintenir un salaire) comme « auxiliaire local » sans demander l'avis de Paris. Puis il aidera Travert a être réintégré dans le cadres qui Quai d'Orsay.

Pour ceux qui ont croisé André Travert, et ont été frappés par son opinion si souvent grinçante et cruelle sur ses collègues diplomates, ils ont ici l'explication, que je me suis faite lorsque j'ai revu André Travert à Taiwan (quand Viénet aura convaincu le ministre-adjoint des Affaires étrangères Didier Bariani de le nommer à Taipei comme Représentant officieux de la France, et ainsi éjecter l'abominable corrompu & antisémite Michel Deverge, qui aurait mérité d'être pendu haut et court, ou que j'aurais pour le moins fait bâtonner — s'il avait été amené devant moi dans mon YaMen).

Revenons à notre sujet : ce que j'avais lu de Karl Marx, entre deux enquêtes, dans mon septième siècle, du fond de la Chine des Tang, ne m'avait pas laissé anticiper que le matérialisme dialectique pourrait générer d'aussi gigantesques plus-values au profit de ses zélotes marxistes chinois du XXIe siècle.

J'en étais resté au film plaisant mais fantaisiste « *La Dialectique peut-elle casser des briques ?* » (1973) et n'avais pas encore visionné « *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires* » (Festival de Cannes 1977).

Depuis, ma troisième épouse qui explore la toile, sans décesser, m'a mis le nez sur le document, la relique, d'où sont sorties les victoires communiste et maoïste et post-maoïste : en 1908, à Tokyo, He Zhen 何震, une féministe anarchiste en exil, publiait à Tokyo la première traduction en langue chinoise du *Manifeste communiste*, treize années avant la fondation du PCC ! Il n'en resterait que deux exemplaires au monde. Dont un, le seul complet, à Paris.

C'est ma seconde épouse, féministe plus que marxiste, qui m'a fait lire la savante notice en trois langues — ci-dessus, à cliquer — que je recommande à tous les lecteurs.

Pour ceux qui s'intéressent au métabolisme, encore mal élucidé, du maoïsme, à ses origines marxistes - via l'anarchisme - à ses quarante millions de morts de faim du {*Grand-bond-en-arrière*}, jusqu'à la récente déferlante fastueuse - dès après la mort de Mao - des milliardaires, et auxquels l'OMC aura ouvert ses portes en accueillant la Chine en 2001, il faut lire — après He Zhen — *Red Roulette* de Desmond Shum 沈棟 en même temps qu'un un gros livre qui vient de paraître en Californie.

Sous la plume de Joseph Torigian : « *The Party's Interests Come First* », est une volumineuse et extraordinairement bien documentée biographie de Xi ZhongXun [1913-2002], le père du Président Xi JinPing et l'un des principaux fondateurs de ShenZhen, après sa libération au terme de seize années de persécutions cruelles, diverses et variées, authentiquement maoïstes.

Le site *Question Chine* en a proposé une courte recension focalisant sur l'héritage politique et émotionnel laissé par le père à son fils. Je rebondis — à mon tour et à ma façon un peu décousue — sur ce livre, avant même qu'il trouve son éditeur à Paris, et pour l'aider à en trouver un. Une version chinoise est en cours de préparation à TaiPei.

Xi Zhongxun, exploré par Joseph Torigean, dans son livre lu par Di RenJie

Le portrait de Xi père & fils (par Li ZhengTian, peu après sa sortie de prison).

J'en ai partagé la lecture avec mes trois épouses dans l'appartement de mon YaMen — à l'arrière du Tribunal où je reçois les doléances de mes administrés — et nos discussions se sont poursuivies tard après le riz du soir. Au passage, je dois, ici et maintenant, rendre hommage à ma troisième et plus jeune épouse, car c'est elle qui est la plus agile de notre famille avec les logiciels les plus récents.

Elle nous avait beaucoup fait rire — alors qu'un soir nous partagions un excellent thé du Puits du Dragon (des collines de HangZhou), en expliquant qu'elle avait demandé au logiciel chinois d'intelligence (très) artificielle Deep Seek de traduire la fameuse citation qui se peut traduire en français « *En Chine, ce n'est pas l'avenir qui est difficile à prévoir, c'est le passé* ». J'en fais le titre de cet article.

Deep Seek avait immédiatement balayé l'écran, puis rageusement affiché « *Ce sujet dépasse mes compétences, parlons d'autre chose* » : une répartie bien trop fréquente de DeepSeek (une trade-mark qui est en réalité une anti-phrase !), dès que l'on mène des recherches un peu trop profondes, en Chine, et même depuis la France. Deep Seek veut donc dire en réalité « *pas n'importe quelle recherche ! et pas profonde* ! ».

En fait, ma plus jeune épouse nous expliqua la pertinence et l'opportunité de ce proverbe chinois (qu'aurait aimé Pierre Dac) cité par Jean Pasqualini dans son très

intéressant *Prisonnier de Mao* [Gallimard, 1964], comme l'ont déjà remarqué Simon Leys et son ami Pierre Boncenne, et le répète sans arrêt René Viénet.

Ma troisième connaissait, en effet, assez bien la vie de Xi ZhongXun, étant fana de la géniale et sympathique chanteuse, romancière, graphiste Liu SoLa 刘索拉 [née en 1955], la fille de Li JianTong 李建彤 [1919-2005], l'épouse de Liu JingFan [1910-1990] le petit frère du célèbre Liu Zhidan 劉志丹 [1902-1936] qui, il y a soixante-dix ans fut à la fois l'ami et le chef du jeune Xi ZhongXun.

Ce lien - que j'inviter à cliquer - vers le blog de Brigitte Duzan intéressera Joseph Torigian qui, sauf erreur, ne cite pas dans sa bibliographie cette intéressante synthèse sur le web, la première en langue occidentale. Or c'est un excellent condensé — qui donne envie de lire régulièrement ce blog.

Je regrette donc, lors de ma plus récente escale à SongZhuang, le village des artistes dans la banlieue de Pékin, de ne pas être allée frapper à la porte de SoLa : je l'aurais volontiers invitée à dîner dans l'excellent et célèbre restaurant tenu, en cuisine et en salle, par des sourds & muets. Bref, que mes lecteurs mémorisent ce lien vers les subtiles chroniques de Brigitte Duzan !

Cela peut paraître compliqué pour le lecteur français, mais je lui demande un peu d'attention, et de mémoriser quelques noms chinois, tout en lui indiquant que la biographie de Liu ZhiDan par Li JianTong a été, à plusieurs reprises triturée, éditée puis — à chaque fois — censurée, et récemment encore ! Et dire que des centaines d'argousins littéraires ont été depuis des dizaines d'années mobilisés sur ce sujet …

C'est important, car cette bio de Liu est au cœur de l'ouvrage remarquable du Pr Joseph Torigian : c'est le livre qui a explosé - de manière récurrente - entre les jambes de Xi ZhongXun.

Voila bientôt un siècle que Liu ZhiDan a été tué. Depuis, la Chine aura connu une longue guerre civile entre les nationalistes du KMT et les communistes et pourtant le livre de Li JianTong continue à déchainer les haines et les brimades au sein de l'appareil communiste devenu (à sa manière) capitaliste.

Véritablement maudit, l'ouvrage a littéralement coûté la vie à des centaines de Chinois, maoïstes tués par des maoïstes, car il faisait l'éloge d'un martyr du PCC que le sinistre Kang Sheng voulait oblitérer. Être un martyr, pour la cause communiste en Chine ne suffit pas :

Le Parti peut accabler sa mémoire, persécuter sa famille, exterminer autour, et à l'entour, pour la fortune ou la carrière politique, souvent les deux, de quelques bureaucrates plus cruels que d'autres. 人对人是狼, *l'homme est un loup pour l'homme*,

que DeepSeek ne voudra pas traduire si on propose « *le maoïste est un maoïste pour le maoïste* ».

Il convenait, de surcroit, dans ce cas, de ne pas contrarier Kang Sheng 康生 [1898-1975], le Beria chinois, qui avait mis la jeune Lan Ping — qui deviendra Jiang Qing — peut-être une de ses anciennes maîtresses, alors une starlette shanghaienne — sous la couette du Grand-timonier.

On comptait alors par centaines les scores meurtriers de Kang Sheng, organisateur permanent de toutes les purges, dont la *rectification* (1942 et pas seulement), et l'un des pères du *LaoGai*, le *goulag* chinois

Son ancienne résidence à Pékin est devenue une *guest-house* pittoresque - traditionnelle - où j'ai dormi - en touriste - pour comprendre dans quelle ambiance ce collectionneur d'antiquités (et habile calligraphe) décidait qui il fallait (et allait) tuer : ce fut sa principale distraction. C'était un peu des « *Chasses du Comte Zarof* », ce merveilleux film, mais version chasse-à-courre dans la jungle maoïste.

Ma première épouse, citant SoLa, nous précisa que c'est en 1962 que Li JianTong, sa maman, avait écrit ce livre sur son beau-frère Liu ZhiDan 刘志丹 [1903-1936], le compagnon et le chef historique de Xi ZhongXun et Gao Gang 高岗 [1905-1954] dans l'une des premières bases communistes à proximité de YanAn.

Ce qui, après *l'anabase* de la Longue-marche, avait permis au PCC d'y prendre ses quartiers et d'y attendre la fin de l'agression japonaise, en reprenant des forces, tout en - pour distraire le poète Mao - exécutant Wang ShiWei 王實味 [1906-1947] un bien plus sympathique poète, avant de vaincre en 1949 le KMT [GuoMinDang].

Épuisé par la guerre anti-japonaise et ses contradictions, le parti nationaliste de Chiang KaiShek, finira par se débander face à son temporaire - pour la seconde fois - *allié communiste* imposé par Staline, après l'Incident de XiAn, en 1936.

Liu ZhiDan, mort en 1936 était un martyr, un héros incontestable du Panthéon communiste. Écrire un panégyrique allait de soi. Mais le sinistre Kang Sheng, le seul de ses proches que Mao craignait (et respectera toute sa vie) veillait au grain.

Kang voulait faire plaisir à Deng XiaoPing et Liu ShaoQi, alors bien en cour, mais, en même temps, il était jaloux de la possible concurrence de Xi ZhongXun, en compétition face aux capricieuses et imprévisibles préférences et lubies du Grand-Timonier.

Kang Sheng 康生, officiellement chassé du Parti à titre posthume, désormais le dirigeant historique communiste le plus honni et méprisé officiellement en Chine, après

avoir été le plus craint, triturera le livre de Li JianTong, allant jusqu'à le critiquer comme « *anti-parti* ».

En fait, sa démarche oblique ciblait Xi ZhongXun (qui passera 16 années dans toutes sortes de tourments, battu en public et paradé par les gardes rouges . Son ami Gao Gang s'était déjà suicidé dès 1954 - accusé - entre autres - par Kang Sheng de soumission et complaisances à … Moscou. Et il y aura des universitaires français pour le croire, et le répéter …

Tout cela est bien mieux raconté avec force détails par Joseph Torigian que ma première épouse nous l'a succinctement résumé d'après les textes de son artiste préférée, la belle Sola, qui partage désormais son temps entre la Grande-Bretagne et le sympathique village-d'artistes de SongZhuang, au delà du 6e périphérique de Pékin, là où Ai WeiWei avait son vaste atelier.

C'est un (très gros) village, où les ateliers des artistes sont le plus souvent d'imposantes galeries avec à proximité d'excellents restaurants, en particulier 米娜餐廳（宋莊店） « Chez Minna » celui tenu par des sourds & muets, sur lequel je reviendrai;

Nous l'avons donc encouragée à poursuivre ses recherches, loin de ma bibliothèque — avec son VPN, pour neutraliser la censure — dans les ressources de l'intelligence artificielle non-chinoise pour discerner dans l'Histoire du monde et de la Chine, quels binômes père-fils, concordants ou discordants, faisaient sens pour bavarder à propos de ce livre de quelques 700 pages.

Bref, une rapide transition pour discerner ce qui, dans cette dense biographie de Xi ZhongXun, le père, pouvait avoir influencé le destin de son fils, Xi JinPing — désormais le dirigeant chinois le plus puissant, depuis la mort du Président Mao — en septembre 1976.

Le lecteur se souvient, sans que j'insiste trop sur cette péripétie, que le décès du Grand-Timonier détermina l'arrestation immédiate de Madame Mao puis — sur décision du maréchal Ye JianYing, associé au successeur-désigné Hua GuoFeng — la libération après 16 années de prison, de tortures et autres tourments, du papa du (futur) président chinois Xi. On ne le répétera jamais assez.

En fait, et c'est à bien-noter, ce sont Hua GuoFeng et Wang DongXing (plutôt que Deng) qui ont réhabilité Xi ZhongXun, sur ordre de Ye JianYing.

Ce fut à peu près dans le même temps où le résilient (on écrivait auparavant en français insubmersible) Deng XiaoPing était lui même réhabilité et extrait de sa troisième disgrâce, protégé - lui - par le général Xu ShiYou, l'ami du papa de Wei JingSheng, ce fils de hauts cadres communistes, devenu le symbole de la dissidence,

lauréat du prix Sakharov en 1996, libéré pour raisons médicales en 1997, après 18 ans d'incarcération puis expulsé vers les États-Unis.

Les racines de l'implacable férocité du Parti et l'aveuglement des maolâtres.

Sun Weishi 孙维世 [*1921-1968*], *dont le père fut tué par le KMT, fille adoptive de Zhou Enlai, fut la première femme chinoise directrice du théâtre national parlé moderne. Courtisée par Lin Biao , qu'elle rejeta, quand tous deux étaient à Moscou, elle était donc haïe férocement par son épouse Ye Qun, également jalousée par Jiang Qing.*

Après 1945, devenue directrice du Théâtre d'art de la jeunesse chinoise, elle épousa Jin San, un acteur en vogue plus âgé qu'elle de dix ans qui eu l'imprudence, lors du tournage d'un film en Corée du Nord, de forniquer avec une des interprètes coréennes. Peng DeHuai le commandant-en-chef des Volontaires chinois de la guerre de Corée, le renvoya à Pékin — en suggérant qu'il soit exécuté. Il ne devra son salut qu'à l'intervention de son épouse Sun WeiShi, et de Zhou EnLai, père adoptif de celle-ci.

Après 1966, même ledit père adoptif Zhou EnLai ne parvint pas à protéger Sun de la fureur hystérique de la révo. cul. et de la haine des harpies Jiang Qing et Ye Qun, les féroces épouses de Mao et Lin Biao. Elle est morte après des mois de tortures dans une prison secrète. Lire The woman back from Moscow *le passionnant livre de Ha Jin.*

*

Ma seconde épouse nous rappela — pour mieux nous recaler dans l'ambiance hystérique de l'époque — que, Bo-le-père tout de même l'un des « {Huit Immortels}» avait murmuré « *il ira loin ce petit* » quand pendant la révo. cul. [1966-76], son fils Bo XiLai lui avait lancé un violent coup-de-pied, lui cassant une cote, lors d'une de ces innombrables « *séances-de-lutte* » (traduire « *passages-à-tabac* ») dont les gardes

rouges, sur ordre de Madame Mao et de son époux, gratifiaient les plus hauts dirigeants en disgrâce (mais pas seulement eux),

L'époque avait donc été propice à des interfaces familiales pour le moins pittoresques dans la patrie de Confucius qui porte aux nues la (littérature de la) piété filiale, surtout dans la littérature, et pour le coup un peu moins, voire bien moins, dans le déroulé de la vie quotidienne des familles.

Ayant lu *The woman back from Moscow* de Ha Jin, ma première épouse rappela de son coté comment la jolie et charmante Sun WeiShi 孙维世, directrice du théâtre moderne (à l'occidentale) de Pékin et fille adoptive du Premier ministre Zhou EnLai, avait été incarcérée (à la demande du Premier ministre ! *Sic & Sick*) dans le vain espoir de la protéger des gardes-rouges, mais finalement mise-à-mort, dans sa prison, en 1968, devenue folle après les tortures infligées par les gardiens et violée par des dizaines de détenus — sur ordre de Ye Qun l'épouse de Lin Biao ; et de Jiang Qing, Madame Mao — la fameuse « *Veuve Mao* » — que le MLF (Mouvement de libération de la femme / sic !) français défendra becs & ongles, en janvier 1981, avec un placard d'une pleine page dans *le Monde* signée de tous les imbéciles sanguinaires les plus célèbres et célébrés de France.

Le déshonneur du quotidien *Le Monde*

La dignité de ce quotidien — à l'époque encore très maolâtre — c'est à dire en admiration devant les horreurs précitées — sera, en partie, un instant, modestement, sauvée par Cheng YingXiang, la fille de Peng ShuZhi 彭述之 [1895-1983] l'un des ancêtres du PCC, épouse de l'historien Claude Cadart, qui fut la seule à réagir en faisant honte au MLF français pour sa plaidoirie inconsidérée et méprisable de Madame Mao et de ses crimes.

Dans un article du 28 janvier 1981 , intitulé « Le MLF s'est déshonoré », elle a mis les pieds dans le plat des supercheries en ciblant le MLF français coupable de réhabiliter en la glorifiant la « grande criminelle Jiang Qing » et par là-même de faire l'apologie de Mao qui, ayant mis la Chine à feu et à sang, l'a plongée dans le chaos social et économique, a stérilisé sa vie culturelle, l'a soumise aux horreurs de l'inquisition la plus perverse et a envoyé à leur mort des centaines de milliers, sinon des millions, de ses adolescents.

J'ai précisé à mes trois épouses de se souvenir (et de faire comprendre à nos enfants) que, sur ordre de Mao ZeDong, le Président de la République Liu ShaoQi est mort de faim incognito en 1969 dans ses excréments dans le sous-sol d'une banque, en province. Son épouse Wang GuangMei - emprisonnée - et ses enfants ne l'apprendront que dix ans plus tard.

On vivait alors en Chine une « {époque formidable} », qui forçait l'admiration du RP Cardonnel O.P. (« *La Chine est le chaste pays de l'Évangile* », 1975, entretien avec Jacques Chancel radiodiffusé), autant que de Joris Ivens, Michel Foucault, Roland Barthes et d'Alain Badiou, ces grandes têtes-molles, pour qui le *petit-livre-rouge* tenait lieu de Viagra.

La même admiration aveugle avait transporté vers les cimes de l'extase le futur premier ministre Jean-Pierre Raffarin qui, en 1975, un an avant la disparition du Grand-Timonier, revenant de Chine avec une délégation de jeunes giscardiens euphoriques, expliquait, les yeux humides, à la télévision française que *l'avenir du monde se jouera* - amicalement à son sens - *entre la pensée du Président Giscard et celle du Président Mao*.

Ces atrocités familières aux citoyens de la République populaire, en tous cas gravées dans la mémoire de leurs parents et grands-parents, sont utiles à rappeler aujourd'hui sous mon pinceau avec une distanciation brechtienne - depuis mon bureau / YaMen / de magistrat de l'ancienne dynastie des Tang.

Quelles sont les atrocités en amont dont le père du Président Xi a été pendant seize années la victime sur ordre du Président Mao ? Quelles sont les ignominies dont Xi JingPing a lui-même souffert en aval ?

Joseph Torigian est très précis sur ces détails aux lourdes conséquences, encore mal élucidées, sur la manière dont la Chine est gouvernée aujourd'hui. .

Quelles sont à cet égard — et aujourd'hui encore — les remugles et rémanences de la r*évo. cul. dans la Chine pop.* Il faut lire Yang JiSheng dans son excellente traduction française par Francois Sastourné (Louis Vincenolles) pour comprendre ces immenses et délirantes cruautés, influençant encore l'actuelle gestion autoritaire de la Chine, devenue capitaliste, mais sous le contrôle du Parti, avec un nombre étonnant de milliardaires, deuxième puissance économique mondiale, dirigée d'une main de fer, sans guère de velours, par l'inflexible parti communiste.

Y compris, depuis quelques années, dans sa Région spéciale de HongKong demeurée, depuis sa rétrocession à la Chine par la Grande-Bretagne en 1997, le siège favori des évasions fiscales légales du monde entier, avec sa monnaie, le HK$, seconde devise donc aujourd'hui de la République populaire de Chine, mais opportunément restée à parité fixe garantie avec le dollar américain.

Le Chef de mes sbires, en charge des arrestations et de la geôle de mon Tribunal, me faisait aussi remarquer - comme il en a discuté voici quinze années avec Vera Su - que dans toutes les organisations, ce n'est pas forcément le plus intelligent qui est le chef, mais toujours le plus cruel. Mais avec Mao, ai-je remarqué, on avait à la fois une

certaine intelligence montée en mayonnaise avec beaucoup de cruauté, et même un peu de lyrisme et de poésie — pour glacer la friandise et, parfois, nourrir le hérisson.

Il faut cependant aussi reconnaitre que la cruauté n'est pas née sous Mao, mais et qu'elle a sédimenté au cours des siècles.

Le populicide des Dzoungares

En l'occurrence, je soupçonne mon Chef des Scribes — curieux de tous les crimes de masse du passé — pour expliquer l'attrait qu'exerce les abattoirs sur les intellectuels maolâtres français et sur leurs héros chinois maoïstes — d'avoir un peu de sang éleuthe

Eleuthe signifie dans leur langue "*libre*" et désigne donc un peuple initialement nomade également nommé Kalmouks ou Oïrates, dont on retrouve des représentants en Russie, en Mongolie et en Chine

En tous cas, il est enclin à raconter comment l' Empereur QianLong décida (alors qu'il partageait leur foi lamaïste tibétaine) de génocider la totalité (eh, oui !) du peuple dzoungare (dont les guerriers n'étaient sans doute pas tendres non plus), un bon million des habitants historiques du (futur) XinJiang, ne laissant que quelques vierges comme butin personnel pour les exterminateurs ouïghours, pieux musulmans, invités à se joindre à ce *populicide*.

Réalisés avec une efficacité qui aurait enthousiasmé Adolf Eichmann, et même ses prédécesseurs les Jacobins de Robespierre, si fiérots de leur *populicide* vendéen — dénonçé par Gracchus Babeuf [1760-1797] — ces massacres (ce génocide) sont historiquement à l'origine du Xinjiang 新疆 *nouvelle-frontière* - vocable bien plus récent - désormais peuplé à quelques 40% de Ouïghours, constituant de manière très théorique une région autonome de la RPC , laquelle ne peut que regretter qu'elle soit devenue ainsi, vers 1760, musulmane — par décision de l'empereur mandchou QianLong — mais que l'appareil s'efforce aujourd'hui de mettre au pas unitaire et conforme de la Chine moderne, entre autres autres en favorisant le peuplement Han et en freinant l'islam « mieux que les Belges », dit-on à Belleville dans les restaurants chinois.

Chat GPT insiste, me dit-on, mais sur quelles sources ?, que ce seraient surtout les soldats mandchous qui auraient récupéré nombre de vierges dzoungares, lamaïstes. Quand on pose des questions à cette IA sur l'Histoire de France, ou de Chine, le résultat est souvent hilarant, du grand-n'importe-quoi.

On ne voit pas pourquoi les co-exterminateurs ouïghours n'auraient pas eu eux aussi, comme les guerriers mandchous, leurs primes versées en vierges dzoungares : il faudrait poser la question aux jésuites qui ont peint les esquisses ayant servi à Cochin et ses disciples pour réaliser leurs très célèbres gravures sur cuivre fournies à l'empereur mandchou — pour exalter le génocide impérial, le génocide de QianLong (il y en a des tirages à la BNF et à Guimet et sur le web).

Xi ZhongXun a la réputation d'avoir été un interlocuteur patient et généreux avec les minorités turcophones (et halal) du XinJiang et - également - d'avoir entretenu des liens amicaux avec le Panchen Lama. Mais je laisse la tibétologue Katia Buffetrille analyser ce chapitre du livre de Joseph Torigian.

Mon chef-scribe ajouta à la conversation que l'érudit Paul Pelliot a dressé l'inventaire des gravures sur cuivre que les jésuites ont fait réaliser par Cochin des « *Victoires de l'Empereur de Chine* », i.e. entre autres de cet holocauste qui extermina tous ces Éleuthes, i.e. un bon million de Dzoungares, et leur langue.

Ces beaux tirages, au Musée Guimet, me donnent envie de retrouver les peintures et croquis que les jésuites avaient réalisées pour servir d'inspiration et de références aux graveurs parisiens de Cochin, chargés de mémoriser (et exalter, répète mon scribe) ce génocide.

J'ai appris beaucoup de choses en lisant Torigian. Un peu dans le désordre que j'affectionne lorsque je glose pour me distraire des crimes qui sont mon quotidien, pour évoquer d'autres crimes, et entre autres,

(1) Comment Kang Sheng le seul dirigeant du PCC qui n'a jamais eu peur de Mao avait orchestré le détail de la chute de Xi ZhongXun, sans déplaisir - alors - pour Liu ShaoQi lequel, un peu plus tard, connaîtra un sort encore pire. La roue tourne …

(2) Comment ce furent Hua GuoFeng et Ye JianYing qui ont — bien plus que Deng XiaoPing — confié la province du GuangDong — et d'édification (très réussie) de ShenZhen — à Xi ZhongXun.

(3) Comment les dissidents connus sous leur nom-de-plume commun Li YiZhe ont dialogué — avec beaucoup de vivacité — avec Xi ZhongXun, Joseph Torigian ayant fait son miel des *mémoires* de Wang XiZhe, l'un des Li YiZhe. Mais il

m'a révélé qu'il ne connaissait pas la photo de l'AFP à l'invitation de Xi ZhongXun, ni le portrait des deux Xi par Li ZhengTian. Je les lui ai donc fait parvenir.

Les trois LiYiZhe avaient eu - probablement - la vie sauve grâce à une contingente et improbable péripétie car, au lendemain du jour de la mort de Mao, lors de la soirée funéraire du 10 septembre 1976, sur Antenne 2, René Viénet qui venait de projeter son Mao par Mao avait lancé la traduction française de leur manifeste *Chinois si vous saviez*, en donnant des sueurs froides à Joris Ivens.

Viénet, avait également publié un peu plus tôt ce samizdat en chinois 關於社會主義的民主奧法制 *A propos de la légalité et de la démocratie sous le socialisme*, avec son complice Chan HingHo.

Viénet avait été vidé du CNRS pour être « un ami de Deng XiaoPing » (*sic*) — comme l'inepte catho-mao Léon Vandermeersch l'avait précédemment écrit de manière délirante - pour s'en vanter - à l'Ambassade de Chine (sic ! Cela fait beaucoup de *Sic* ou de *Suck* dans mon déroulé … mais avec les catho-maos c'est un répons, une antienne obligée, obligée de la liturgie), les partisans de Deng au sein de l'Ambassade avaient donc été attentifs puis — tongue in cheek — avaient adéquatement noté et transmis la référence à *Chinois si vous saviez* - dans leur discrète euphorie - puisque que la mort de Mao - précisément - allait rapidement faire revenir, et durablement, Deng au pouvoir — comme le devinaient tous les diplomates chinois ; mais pas encore leurs collègues français restés à quai — encordés à leurs bites d'amarrage — au Quai d'Orsay, demeurés, car demeurés madame-maoïstes.

Francis Deron avait, dans l'émotion de cette soirée funéraire télévisée du 10 septembre 1976, à l'affut dans la régie de la chaîne, glissé la couverture du livre sous la caméra banc-titre du studio, pendant que son complice René secouait, sous les projecteurs du direct, les puces de Maria-Antonietta Macciochi, l'épouvantable et ridicule stalinienne :

une tête-à-claques que Simon Leys achèvera en 1983 sept années après, lors d'un fameux épisode de l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot en 1983 — au point que, le lendemain de cette émission, les libraires retournaient à l'éditeur les piles de l'ouvrage de la maoïste déconsidérée en direct la veille.

Voilà deux séquences TV devenues des joyaux mémoriels de l'audio-visuel français ! A disséminer !

C'est l'occasion de rappeler qu'en 2023-24 Public-Sénat a produit un lamentable documentaire sur Simon Leys, par Fabrice Gardel, « *L'homme qui a déshabillé Mao* », qui triture quarante années plus tard cette séquence historique d'*Apostrophes*, illusionnant les téléspectateurs connaissant mal Simon Leys :

Musique d'ascenseur, + commentaire bétasse, + entretiens pour la plupart sans intérêt, qui desservent les trois ou quatre entretiens ayant un peu de valeur avec des contemporains.

Pire, bien pire, Public-Sénat, pour le lancement de ce docu-raté, confié à un réalisateur sans le moindre talent (Fabrice Gardel), va organiser un honteux débat avec des gens ne connaissant pas le sujet, autour d'une maoïste repentie mais lamentable, Annette Wieviorka, qui se prend les pieds dans le tapis, en renfort de l'éminence grisâtre de Public-Sénat, Franz-Olivier Giesbert. Il faudra faire l'autopsie un jour de ce docu-tv mal-foutu et de ce honteux débat. Je suggère que Viénet ne se dérobe pas, et fasse exploser sur le web l'ineptie de Gardel.

Revenons à la soirée funéraire (sur Antenne 2) du 10 septembre 1976 - le lendemain de la mort de Mao : cette irruption de la vérité - dans l'usuel empire du mensonge qu'est la tv française vaudra à deux films (co-produits par l'Institut national audiovisuel) de Viénet de représenter formellement la France au Festival de Cannes, quelques mois plus tard, au printemps 1977 :

* le court-métrage 毛泽东独白 *Mao par lui-même* (celui de la soirée funéraire) sera programmé dans la compétition officielle,

* le long-métrage 他们办事，老百姓不放心 *Chinois encore un effort pour être révolutionnaires* sera le film, français de la prestigieuse *Quinzaine des réalisateurs*.

En février 1979, Francis Deron ainsi dûment répertorié à Pékin comme un journaliste « ami de l'ami de Deng XiaoPing », dénoncé par les cathos-maos franchouillards, sera donc invité par Xi ZhongXun à voler de Pékin à Canton, pour photographier ces dissidents, à leur sortie de prison : hommage— inattendu — mais très précis et à très bon niveau — à la *Bibliothèque asiatique* de René Viénet (et de son ami Chan HingHo, l'architecte auparavant du recueil *Révo. cul. dans la Chine pop.*)

Sur cette photo, on voit l'édition chinoise (et moins distinctement) l'édition française de *Chinois si vous saviez* dans les mains des dissidents tout juste libérés.

Bien évidemment, ce gros livre passionnant de Joseph Torigian regorge de détails impossibles à tous citer. Je laisse le lecteur les découvrir dans l'édition française que j'espère très prochaine et, à défaut, en attendant, dans l'édition américaine.

Avec mes trois épouses, nous avons écouté un DVD des musiques de Liu SoLa, pour terminer la soirée, et notre bavardage, avant de nous réfugier sous nos MianBei (s) 棉被, nos douces couettes de coton, propices aux *Jeux des nuages et de la pluie* dans les bonnes familles chinoises, traditionnelles — celles où les plaisirs des femmes ne

sont pas négligés et les ouvrages illustrés érotiques restent à portée de leurs mains et de leurs yeux.

Ce sera le thème d'une autre chronique — sur cette littérature chinoise très riche — en hommage à Jacques Pimpaneau et à sa mémorable traduction du *RouPuTuan* 肉蒲团, (*Cliquer ! Cliquer !*) *La chair comme Tapis de prières*, (re-cliquer !)*;*

Di RenJie

狄仁杰

26-10-2025

41 000 signes, soit 8 000 mots, en 150 §.